



## Sociétés et jeunes en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

n°3 | Printemps 2007

Varia

---

### *Petit traité de la banlieue* de Marc Hatzfeld

Élisabeth Zucker-Rouvillois

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sejed/474>

ISSN : 1953-8375

#### Éditeur

École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse

#### Référence électronique

Élisabeth Zucker-Rouvillois, « *Petit traité de la banlieue* de Marc Hatzfeld », *Sociétés et jeunes en difficulté* [En ligne], n°3 | Printemps 2007, mis en ligne le 04 mai 2007, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/474>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.



Sociétés et jeunes en difficulté est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Petit traité de la banlieue de Marc Hatzfeld

Élisabeth Zucker-Rouillois

---

- 1 En traitant successivement du territoire, des processus identitaires, des cultures et des modes de régulation, ce *Petit traité de la banlieue* dessine un état des lieux qui ne prétend pas à l'établissement d'une démonstration. Au regard de l'ensemble des travaux consacrés à la banlieue, une telle façon de procéder sort de l'ordinaire et rend l'ouvrage extrêmement intéressant quant aux éléments décrits et quant à la méthode. Marc Hatzfeld utilise une approche kaléidoscopique qui évacue les interprétations univoques souvent appliquées aux banlieues. Ceci provient peut être de sa sensibilité, d'une porosité corporelle et mentale qui le protège de la théorie et rend son approche si originale. L'ouvrage fonctionne à la façon d'un dictionnaire dont les entrées, ou plutôt les chapitres et les sous-chapitres, peuvent être lus sans qu'il soit nécessaire de se soumettre à l'ordre proposé. Ceci, bien sûr, n'exclut pas de se laisser guider par l'auteur et de faire le tour d'une question en suivant toute une partie du livre. Il sera même possible – en même temps – d'aller chercher une information complémentaire plusieurs pages en amont ou bien en aval.
- 2 Après s'être interrogé sur les différents vocables appliqués aux espaces qui entourent les villes : lieu du ban, périphérie urbaine, cités, quartiers, zonages divers (zone urbaine sensible, zone de rénovation urbaine et zone d'éducation prioritaire), l'auteur propose quatre angles de vue : espace, peuplement, culture et régulations, en précisant qu'aucun angle ne fait sens mais que seule la figure d'ensemble donne une idée de la question soulevée. Cette approche pose une question à l'analyse statistique qui repose sur le modèle des *logits* et qui isole des variables que l'on examine « toute chose égale par ailleurs » afin de trouver des leviers pour les politiques publiques<sup>1</sup>. Elle pose aussi une question aux travaux qui cherchent à mettre en évidence des relations de causalité. De telles analyses proposent une clef d'explication principale qui peut sembler légitime mais aussi devenir l'arbre qui cache la forêt.

- 3 « *Le caractère sommaire de la matière urbaine des banlieues inciterait à ne pas prendre celles-ci pour des villes. Ce ne sont certainement pas des villes entières ou complètes, plutôt des grimaces, des brouillons, des caricatures de ville, mais elles sont de la ville quand même.* » Cet abord du territoire oblige à poser plusieurs questions – dont « *Qu'est-ce qu'une ville ?* » et « *Qu'est ce qu'habiter ?* »<sup>2</sup> » ne sont pas les moindres – et permet de traiter le rapport à l'espace, aux formes et aux matériaux avec les codes d'interprétation et les usages qui s'y rapportent. Dans le cas du territoire, Marc Hatzfeld distingue les caractères physiques, le nouvel enjeu urbain et la gestion. Les caractères physiques des cités montrent qu'elles sont « *l'aboutissement actuel du projet de soumettre les espaces à une organisation politique que les formes révèlent aussi sûrement qu'un discours sur la méthode ou un texte d'intention* ». Pourtant, « *bien des discours ont accompagné [ces constructions] où il était question de mixité sociale, d'accès à la lumière à l'espace et au silence. [Et puis,] les hommes ont pris les rôles qui leur étaient assignés, [en décalant la vie des discours avec, pour un certain temps, le dessein de] faire coïncider la forme et le sens.* »
- 4 En plantant le décor et ses contraintes, l'auteur fait surgir la vie des cités, dont la forte originalité formelle est extrêmement contraignante : les barres et les tours posées dans l'espace et séparées les unes des autres contrastent avec le fil de trame continu de la rue, constitutif de la tradition urbaine européenne. Le réseau viaire ajoute à cette discontinuité, isole et coupe de nombreuses zones d'habitat. L'auteur observe cependant quelques réussites de cités, dessinées par de grands architectes, qui demeurent un cadre urbain agréable malgré la grande pauvreté. Dans ce contexte, apparaissent « *un mode original de repérage dans l'espace urbain, une façon de s'ancrer dans le lieu, le détournement du système de déplacement* ». C'est une nécessité car les facteurs de la poste comme les visiteurs sont obligés de traduire les adresses officielles fondées sur un réseau de voies presque invisible en adresses praticables et intelligibles, fondées sur les pratiques des habitants et des blocs, bien visibles.
- 5 Un deuxième trait de la culture urbaine spontanée des habitants des cités relève de leur mode d'appartenance au quartier : habitants d'une maison, d'un appartement, d'un lieu. Dans les cités, l'attachement au lieu intime qu'est l'appartement est faible tandis que l'attachement au site est fort. Ceci est une conséquence de la faible liberté laissée « *au mode d'habiter* » dans les logements sociaux, qui empêche toute initiative et peut expliquer qu'on laisse parfois le logement aller à la dérive. L'habitat serait plus la cité que l'appartement et « *l'attachement porte[rait] plus sur les relations entre les personnes que sur l'habitat comme objet* ».
- 6 Un troisième trait serait la « *transgression des prescriptions du réseau des voies* ». À cause de l'étroite prétention distributive du réseau, les déplacements sont livrés à l'inventivité et au détournement bien plus qu'aux prévisions des urbanistes : « *On entre par une porte ordinaire d'immeuble, on grimpe au premier étage, on prend une coursive et l'on ressort par une autre porte du même immeuble sur la dalle ou sur une cour [...]. Autant qu'on le peut, on coupe, on contourne, on saute par-dessus, on transgresse en fait un réseau viaire inapproprié.* » De même, les espaces sont détournés et correspondent rarement aux prévisions (enfants qui jouent sous les fenêtres d'où on pourra les appeler, et non dans l'espace de jeu, adolescents dans une entrée ou une cage d'escalier plutôt que sur la placette prévue pour eux, parking pour bricoleurs et caves comme relais au logement...). « *Le verrou qui prétend ailleurs distinguer un espace privé et un espace public ne tient plus guère, et, parfois, il a même sauté.* » Les détournements de fonction, attachés à chaque histoire, n'autorisent pas pour autant à

énoncer une règle générale. Chaque cité a son code et il faut en être pour le comprendre et en faire bon usage.

- 7 Bien que les jeunes ne soient pas directement au centre du *Petit traité*, ils sont omniprésents dans les descriptions de Marc Hatzfeld. On les voit détourner les formes imposées par les architectes et les ingénieurs des Ponts et Chaussées, créer des chemins à travers les immeubles, utiliser les caves comme « *logements de secours pour adolescents fugueurs, comme lieu de stockage discret et de jeux interdits* ». Ils sont souvent les auteurs des actes d'appropriation que le regard du gestionnaire responsable lit comme une déprédation matérielle, mais qui peuvent être interprétés comme un marquage. Pour paraître négatif, celui-ci n'en est pas moins chargé de sens. L'auteur propose de lire la dégradation comme une contribution au bâti, presque une « *façon de bâtir de ceux à qui l'on n'a laissé aucune initiative et qui sont dépossédés de cette contribution à l'habitat qu'est le geste de bâtir* ». Le rejet manifeste peut donc aussi être considéré comme une marque d'attachement, qui peut se traduire de façon perverse par un patriotisme de quartier et aller jusqu'aux affrontements plus ou moins violents entre bandes qui défendent leur territoire.
- 8 La forme urbaine et celle de l'habitat ne sont pas les seules à produire les contradictions dans lesquelles sont pris les habitants des banlieues et notamment les jeunes. La notion de citoyenneté introduit un jeu complexe de frustrations et d'attentes. Lorsque celles-ci se trouvent combinées aux conditions économiques des habitants des cités, ou à une expérience commune de discrimination, les lignes de partage des appartenances et des constructions identitaires qui fondent la citoyenneté ne se confondent pas avec la définition de la nationalité administrative. Les effets du malentendu sur la citoyenneté active des habitants des cités sont importants. Si certains n'attendent pas de jouir de la tellement précieuse nationalité française pour participer à la gestion concrète et à l'animation de leur quartier, d'autres en sont découragés. Les ressortissants français d'origine africaine, nord-africaine ou venant des départements d'outre-mer, ainsi que beaucoup de « Français de souche », se sentent à bien des égards plus proches des étrangers par le passeport que des Français des quartiers centraux. « *Par un effet paradoxal, le refus du système politique d'intégrer comme nationaux les personnes installées de longue date sur le sol français, éloigne de leur nationalité française et donc des responsabilités de citoyens, ceux des habitants des banlieues qui bénéficient de cette nationalité. Au-delà d'un malentendu politique, le phénomène de confusion qui entoure la question de la citoyenneté de droit a un effet majeur. C'est que les populations des banlieues ne votent pas, ne s'intéressent pas à la vie politique de leur ville et de leur quartier [...] Du coup, les cités et les villes qu'ils habitent sont gérées sans eux.* »
- 9 On l'aura compris, ce n'est pas la nouveauté des explications qui fait l'intérêt principal du récit de Marc Hatzfeld, mais la façon dont il rend compte de ce qu'il constate sans modèle *a priori*. C'est pour cette raison que ce compte rendu fait un large usage des citations : restituer – autant que faire se peut – quelque chose de la qualité de son écriture et de sa réflexion.
- 10 A l'égard des recensions sur le foisonnement des banlieues, l'auteur met en garde contre le piège de l'identité ou de l'origine. Son point de vue peut apporter des arguments dans le débat qui oppose aujourd'hui les partisans et les adversaires de l'introduction de catégories ethniques dans les statistiques d'État. L'observation de la relation des populations d'origine étrangère au pays et aux mœurs du pays d'accueil révèle un paradoxe récurrent. « *L'objectif des migrants est de faire partie du monde qui les accueille sans toutefois perdre les repères et les habitudes venues d'ailleurs qui leur donnent une personnalité*

*propre. La question est donc, pour ceux qui arrivent de loin, de trouver un équilibre incertain entre rester qui ils étaient avant d'arriver et devenir Français. Et quant à devenir Français, s'agit-il de disposer des papiers administratifs, d'adhérer aux valeurs républicaines, de vivre sur un sol européen, d'adopter un mode de vie occidental, ou autre chose encore ? La banlieue est le lieu de la recherche de cet équilibre, il lui est assigné non pas de conserver un équilibre impossible mais d'en tenter la construction incessante. »*

- 11 Le piège est de croire que chacun dispose d'une identité aux contours précis : qu'il est avant tout musulman ou avant tout Pondichérien ou, qu'avant tout, il est noir. « *Tout d'abord les repères identitaires sont infinis. Ils sont faits d'une part de condition subie, comme l'appartenance et le mode d'appartenance à une lignée, à un lieu de naissance, à une histoire constitutive. Mais ils sont aussi faits de choix comme ceux des amitiés, des traverses amoureuses, des positions politiques ou des cafés favoris. Bien sûr, les parts respectives de l'appartenance et du choix changent d'une culture à l'autre et elles changent aussi selon les individus, les périodes. Sans compter que personne ne sait très bien pour lui-même ce qu'il a vraiment choisi et ce qu'il subit. Les repères identitaires sont fluctuants, "ondoyants" comme le dit Montaigne de retour de voyage [...]. C'est dans cette richesse instable et volatile qu'il faut situer l'ethnie d'origine comme une trace parmi les autres, plus repérable et plus déterminante mais aussi plastique et incertaine que n'importe quelle autre.* » Lors d'un récent séminaire où Marc Hatzfeld exposait son travail, certains participants ont qualifié son propos d'« irénique », c'est à dire d'une tolérance qui serait presque excessive, cherchant à réconcilier l'irréconciliable. Il est vrai que son approche kaléidoscopique peut accréditer un tel parti pris, puisque la présentation de facettes multiples peut faire surgir des contradictions. Mais c'est précisément de cette contradiction que peut émerger la compréhension des phénomènes décrits.
- 12 Par exemple, à propos des statistiques ethniques, l'auteur semble épouser à différents moments de son livre l'une et l'autre des positions des deux camps dans le débat qui oppose les partisans et les adversaires de la mise en place de telles statistiques. On aurait tort, évidemment, de lui en tenir rigueur car, à propos des statistiques ethniques, peuvent se retrouver les mêmes querelles que celles qui ont opposé partisans et adversaires de la loi sur la parité hommes/femmes et pour lesquelles il est extrêmement difficile de trancher tant les arguments opposés semblent également recevables, parce que relevant de logiques différentes. Les statistiques ethniques, comme l'étaient les statistiques par sexe, sont réclamées pour que l'on puisse disposer d'un outil de mesures des discriminations, mais elles « naturalisent » les individus en se référant à des caractères biologiques ou corporels (sexe, couleur de la peau). Les adversaires de la mise en place de telles statistiques craignent le retour de fichiers racistes, à l'image de celui des juifs pendant la guerre, et s'inquiètent des difficultés techniques à construire les questions à poser (que décrire et comment ?). De l'autre côté, les partisans des statistiques ethniques souhaitent avoir les moyens de mettre en oeuvre des politiques de discrimination positive<sup>3</sup>. Aucun des deux camps ne nie les risques et les difficultés mais la polémique les pousse à négliger les objections de contradicteurs qui ne se placent pas sur le même terrain. A cela s'ajoutent d'autres considérations : ce n'est pas une des moindres contradictions observable en banlieue que de constater la forte mobilisation des jeunes gens et des jeunes filles contre les discriminations tandis que, par ailleurs, le machisme, qui constitue bien une discrimination envers les femmes, se développe sans rencontrer d'aussi fortes résistances ni soulever autant d'indignation.
- 13 Marc Hatzfeld énumère trois raisons au machisme spécifique des banlieues :
- en premier lieu, le mélange d'isolement et d'indifférence dans lesquels ces territoires

ont été relégués au fil des années : comme d'autres domaines, la relation homme-femme a échappé au courant majeur et à ses pressions diffuses ;

- l'organisation et la montée en influence d'un courant idéologique qui prétend s'appuyer sur une interprétation stricte de l'islam pour imposer des modalités sociales venues de traditions oppressives : l'appel à ce courant apparaît comme l'étayage d'un rassemblement familial dans l'affrontement aux rudes difficultés de l'immigration ;

- le rôle des femmes dans le passage du relais générationnel : la seconde génération, celle qui est née en France, soumise aux multiples recherches identitaires, peut voir dans le maintien du rôle domestique la condition vitale de la transmission des valeurs.

- 14 Ce serait donc d'abord la réaction à une menace de disparition ou d'agression ou de mépris qui constituerait la paradoxale quête identitaire intériorisant la domination masculine, y compris chez les jeunes filles et chez les femmes. Cette réaction pourrait aussi expliquer le port du foulard comme affirmation de soi chez les jeunes filles, malgré ce qu'il signifie de soumission. Elle éclaire aussi, à partir des précédentes explications, les dissensions qui ont pu paraître incompréhensibles et qui ont opposé entre elles différentes associations attachées aux principes républicains, dont certaines ont refusé d'approuver la loi interdisant les signes ostensibles d'appartenance religieuse.
- 15 Le chapitre consacré aux cultures est introduit par la survie économique située entre travail salarié, débrouille, *business* et prédation administrative. Ce chapitre entre en forte résonance, sans que les auteurs se soient concertés, avec *Le monde des bandes et ses transformations*, travail que Gérard Mauger avait entrepris, au cours de la même période, pour la délégation interministérielle à la Ville et la mission recherche Droit et justice<sup>4</sup>. Beaucoup d'habitants des quartiers panachent, combinent, associent leurs différentes ressources pour s'en tirer dans l'instant. L'économie de cette population est composite et immédiate : elle fait appel à l'attitude du chasseur mais peut revêtir des aspects guerriers ; elle peut recourir à l'habileté manuelle et à une grande connaissance pratique ; elle peut aussi s'exprimer dans des formes esthétiques compatibles ou non avec le marché.
- 16 Le détournement – ou simplement l'adaptation à la réalité de l'environnement – des multiples langues parlées dans les cités, et des possibilités d'expression disponibles, crée des formes langagières nouvelles, des représentations picturales, des rythmes et des danses spécifiques aux cités. L'enjeu identitaire n'y est pas étranger mais, dans la langue, il peut revêtir la forme du jeu : le verlan, les codes parfois drôlatiques (les Français/Céfrans, étant aussi appelés « *les Bernards* », comme d'autres, dans des quartiers plus chics, disent « *les Mohameds* »). Dans cette société poreuse aux marques et à tous les signes distinctifs de la consommation haut de gamme et qui n'ignore rien du marché, une des originalités des productions « culturelles » (les guillemets appuient le fait qu'elles sont reconnues du bout des lèvres) est précisément qu'elles fonctionnent pour que des noms émergent tout en entretenant aussi l'anonymat.
- 17 De ce chapitre nous retiendrons surtout l'immense demande de reconnaissance qui se traduit par la demande de respect, dont la description s'enrichit de la philosophie de Levinas lorsque celui-ci se réfère à la confrontation avec le visage de l'autre. Il y a aussi la référence aux rôles peu attrayant des *caïds*, avec une légère complaisance à l'égard des codes de l'honneur (parmi les règles villageoises) dont les féministes, au temps où elles avaient de l'humour, s'étaient beaucoup gaussées.
- 18 On y trouve par ailleurs un important développement sur la régulation de l'État. Comme il arrive souvent dans les ouvrages consacrés aux banlieues, et ce quelles que soient les

écoles des auteurs, l'État est montré comme un objet d'attentes et d'injonctions contradictoires. Toutefois, ce qui est particulier lorsque il est question de l'État – et Marc Hatzfeld ne déroge pas à la règle – c'est que les analystes sortent de leur réserve et deviennent quasiment militants, avec toutes les contradictions impliquées par une telle posture. Rejet de l'État et demande de services publics, demande de filet protecteur et refus de l'assistance, crainte de contrôle social et dénonciation d'abandon, toute une série d'injonctions contradictoires tissent les descriptions du rapport de l'État et des cités. Bien entendu, de ces descriptions, l'État sort toujours comme le Grand Tout coupable, comme s'il n'était pas lié aux aléas des choix politiques et à l'organisation générale de la société et comme si la banlieue, malgré ses spécificités, n'était pas fondue dans cette organisation.

- 19 Paradoxalement, la population des banlieues, bien que de faible poids dans sa contribution au produit national brut et dans la direction des affaires, bouscule l'ensemble du corps social. Cette population a – grâce au métissage – pris de l'avance sur le reste de la société et oblige la Nation, malgré ses résistances, à retrouver les lois de l'hospitalité qu'elle semble avoir oubliées.
- 20 Le second défi que lancent les banlieues porte sur l'habitat humain. La question est celle de l'intégration urbaine. Fort de sa réflexion sur le fait d'habiter, l'auteur du *Petit traité de la banlieue* nous invite à réinventer la ville.
- 21 ***Petit traité de la banlieue***  
**Marc Hatzfeld**  
**Dunod, Paris, septembre 2004, 272 pages, 20 €.**

## NOTES

1. « Il ne s'agit pas de régler son compte au modèle de régression logistique, mais d'en souligner les limites d'un point de vue interprétatif. Ce modèle privilégie les variables (qui sont elles-mêmes des constructions statistiques) au détriment des individus : il déconstruit les profils individuels pour estimer les effets des variables, ce qui permet une recombinaison de ces effets qui peut conduire à considérer des individus très improbables, par exemple des chameaux au pôle nord et des rennes au Sahara. Or le chercheur qui interprète les résultats d'une régression attribue généralement – et souvent implicitement – aux objets qu'il manipule des caractéristiques dont il considère qu'elles sont propres à l'objet, donc indépendantes du contexte dans lequel il est placé. Par exemple un chameau a deux bosses et un mauvais caractère. Mais imaginons que le froid arctique atrophie les bosses du chameau et adoucit son humeur. S'agit-il toujours du même animal, ou d'une nouvelle espèce ? Le statisticien peut régler cette question en introduisant un terme d'interaction dans son modèle, pour spécifier que "l'effet chameau au pôle nord" ne se résume pas à la somme d'un effet "chameau" et d'un effet "pôle nord", mais cela ne doit pas le dispenser de s'interroger sur l'interprétation qu'il peut donner de cette interaction. » (Extrait de Patrick Peretti-Watel, « Du recours au

paradigme épidémiologique pour l'étude des conduites à risque », *Revue française de sociologie*, n° 45-1, 2004, p. 103-132.)

2. L'auteur développe longuement cette question dans *Les Dézingués* (Autrement, 2006), à propos des sans domicile fixe.

3. Cette question de la discrimination positive est par ailleurs loin d'être tranchée dans son opposition à l'universalisme et au principe d'égalité.

4. Ce travail a ensuite été développé dans un ouvrage : *Les bandes, le milieu et la bohème populaire* (Belin, 2006, 253 p.). Dans ces différents écrits, Gérard Mauger reprend les catégories de Georges Dumézil « le guerrier, le paysan, le prêtre » pour introduire une typologie des jeunes rencontrés dans les cités.